HAL
open science

Les Romantiques et l'Orient : une attirance réciproque

Trigalot Guy

To cite this version:

Trigalot Guy. Les Romantiques et l'Orient : une attirance réciproque. Les rendez-vous littéraires "Théodore Pavie, un orientaliste angevin et l'Empire du Milieu au XIXe siècle", Association des Amis de Victor et Théodore Pavie, Les Lyriades, 2019, Angers, France. hal-03353693

HAL Id: hal-03353693

https://univ-angers.hal.science/hal-03353693v1

Submitted on 24 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Romantiques et l'Orient : une attirance réciproque

Il serait présomptueux de vouloir dresser, en une heure à peine, un tableau complet des relations littéraires entre l'Orient et l'Occident. – fussent-elles réduites aux seuls romantiques. Aussi me contenterai-je d'aborder quelques points qui peuvent éclairer la fascination mutuelle entre ces deux pôles de civilisation à travers le temps et l'espace. Précision supplémentaire : je me concentrerai sur les auteurs français.

Premiers échos orientaux

Il faut remonter à l'Antiquité pour découvrir quelques témoignages sur cet Orient si différent du monde connu des Grecs et des Romains. Ce que l'on entend alors par « Orient » se limite aux seuls Proche et Moyen-Orient. Principalement, ce sont les conquêtes d'Alexandre le Grand puis celles de l'Empire romain qui donnent lieu à des récits maintes fois copiés et recopiés par la suite[1].

Bien plus tard, on trouve trace dans la littérature anglaise du Haut Moyen-âge (du VIIIe au XIe siècle) de passages concernant toujours le Proche-Orient, présenté comme un pays de merveilles, plus ou moins consciemment assimilé au jardin d'Eden : contrée ensoleillée, fertile, riche et belle mais aussi lieu de coexistence des formes démoniaques et fantastiques issues de l'imaginaire chrétien[2]. Les croisades y mettront un terme, en confrontant le réel aux récits oniriques et symboliques.

Marco Polo est l'un des premiers à lever le voile sur le véritable Orient. Partis à sa découverte à de nombreuses reprises, dès 1255, pour faire commerce, son père et son oncle y ont rencontré le premier empereur mongol qui règne également sur la Chine : Kubilaï Khan, petit-fils de Gengis Khan. Marco Polo y retourne avec eux en 1271. Il y reste 26 ans et rentre à Venise après avoir arpenté les routes de la Soie et la Chine, mais aussi la Corée, la Birmanie, le Cambodge, le Vietnam, Sumatra et l'Iran. Il est celui par qui les Européens apprennent l'existence du Japon, appelé alors Cypango. On note la trace de son existence dans les annales chinoises dès 1277 sous le nom de « Po-lo, Enquêteur privé, Envoyé adjoint »

L'ouvrage qu'il dicte à son retour, *Le Devisement du Monde* aussi appelé *Le Livre des Merveilles*, décrit les États traversés et raconte son émerveillement devant le raffinement qu'il a découvert. Rédigé en ancien français et publié en 1301, il fera l'objet de nombreuses critiques remettant en cause la véracité de son récit.

À partir du XVe siècle, les grandes découvertes, initiées par la volonté de découvrir un chemin plus court vers l'Est, augmentent le monde connu ; elles n'ouvrent pas seulement la voie maritime vers l'Ouest. Car on se passionne pour tous les « ailleurs » et les regards se tournent encore vers l'Est, mais à une distance moyenne, vers la seule vraie puissance orientale du moment connue des Européens : la Turquie, au cœur de l'Empire Ottoman. Nait ainsi toute une mode orientaliste aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles essentiellement inspirée de la culture turque. Mais il s'agit de musique[3], de peinture, d'architecture, d'artisanat et non de littérature. Tout juste pouvons-nous observer durant cette période sous la plume de Racine, une tragédie *Bajazet* en 1672 et sous celle de Voltaire, en 1759, un conte philosophique *Candide* dont le héros éponyme se rend après moult péripéties à… Constantinople.

Quant au célèbre recueil *Les Mille et Une Nuits*, porteurs des parfums de l'Orient, il s'agit d'un ouvrage anonyme constitué de contes populaires arabes qui tire son inspiration de récits indo-persans (entre le IIIe et le VIIe siècle), de sources arabes (entre le IXe et le XIe siècle) et de contes égyptiens (entre le XIIe et le XIIIe siècle). Il continue d'être alimenté et modifié jusqu'au XVIe siècle ; il est traduit par le Français Antoine Galland en 1704, ce dernier y mêlant de nombreux ajouts personnels.

---

[1]Tels le *Roman d'Alexandre* du Pseudo-Callisthène (IIe s. ap. J. C.) ou le *Rest Gestae Alexandri Macedonis* de Julius Valerius (340 ap. J. C.)

[2]Voir ALAMICHEL Marie-Françoise, *Merveilles et émerveillement : l'Orient des auteurs du Moyen Âge anglais* (https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01346652/)

[3] Citons simplement en 1670 : *La Marche pour la cérémonie des Turcs* dans le *Bourgeois gentilhomme* de Lully, en 1735 : l'entrée des *Indes galantes* de Rameau et en 1782 : *L'Enlèvement au Sérail* de Mozart

Comme on le voit, à part Marco Polo, peu de gens ont vraiment exploré les territoires qu'on appellera plus tard « Extrême Orient ». Quelques voyageurs aux XVIIe et XVIIIe siècles s'aventurent cependant jusqu'en Inde[4] et en Chine. Le tout premier est un missionnaire italien Matteo Ricci, de son nom chinois « Li Matou » qui traduit divers ouvrages chinois et laisse des mémoires au tout début du XVIIe siècle. Puis la Chine est mise à l'honneur par Louis XIV avec ses importations de thé, de soie et de porcelaines qui font la joie et l'admiration de l'aristocratie de la Cour, ceci toujours grâce aux séjours des moines chrétiens. Citons un ouvrage au retentissement considérable de l'un des leurs : la *Description de l'Empire de la Chine* du Père Jean-Baptiste Du Halde, Jésuite français, publiée à Paris en 1735, somme de renseignements sur tous les aspects de la civilisation chinoise ; l'ouvrage alimentera la conception d'une Chine à l'éthique confucéenne « laïque » et faisant preuve d'un « despotisme éclairé », toutes notions chères aux… penseurs des Lumières qui deviennent alors sinophiles. Mais la Révolution ayant choisi la république, la conception politique chinoise se verra fortement rejetée à la fin du XVIIIe siècle.
D'autant que l'ambassade ratée de Sir George Macartney venu rencontrer l'empereur mandchou Qianlong en 1793 (il n'a pas suivi le protocole) engendre un malentendu mutuel qui amène ensuite l'Occident à considérer les Chinois comme un peuple arriéré à éduquer, ce qui contribuera à justifier sa colonisation future.

Pour terminer cette rapide évocation historique nécessaire à l'établissement de l'arrière-plan culturel dans lequel vont évoluer nos auteurs romantiques, il ne faudrait pas manquer de signaler l'influence de la Campagne d'Égypte napoléonienne. De 1798 à 1801, Bonaparte mène une expédition militaire qui va le conduire des sables d'Égypte aux rives de la Mer Rouge, des plages de Jaffa aux plateaux de Syrie. On sait que cette expédition à laquelle participèrent une foule de savants de toutes disciplines ouvrit la voie pour de nombreuses études et suscita un engouement populaire certain en Europe pour ces contrées lointaines.

Direction : l'Orient

Avant 1840, la jeunesse, nourrie de ces légendes et récits est avide d'évasion. Car l'horizon politique (l'Empire a été défait, et jamais plus la France ne connaîtra une telle grandeur) ainsi que l'horizon culturel (l'esthétique classique est surannée) leur paraissent bien fermés. Cependant, durant ces premières décennies du XIXe siècle, les centres d'intérêt des artistes et poètes restent pour l'essentiel proche-orientaux.
Certes le mouvement de « Renaissance orientale » né en Allemagne entre 1800 et 1810 qui situe l'origine de la civilisation en Inde et qui sera relayé dans le Salon de Charles Nodier intéressera Hugo et ses amis. Certes les scientifiques sont déjà au travail : des sociétés indianistes sont fondées, une chaire de langues et littératures chinoises et tartares-mandchoues est créée au Collège de France pour Jean-Pierre Abel-Rémusat dès 1814. Et le fameux dictionnaire franco-chinois-latin de Guignes vient d'être édité. Mais la tâche reste ardue : *« [...] en 1806, […] les derniers érudits français pouvant se prévaloir d'une connaissance sérieuse de la langue chinoise […] étaient morts depuis plusieurs années, la mission jésuite à Pékin n'existait plus, et les relations officielles entre la France et la Chine avaient cessé depuis longtemps.*
Il n'y avait donc plus de savoir vivant, plus de maîtres, et pour ainsi dire plus de contacts. En revanche Paris pouvait s'enorgueillir de ressources qu'aucune autre capitale européenne ne possédait. Les ouvrages chinois envoyés ou rapportés par les missionnaires et déposés à la Bibliothèque Royale (future Bibliothèque Nationale) depuis le temps de Louis XIV constituaient un fonds de premier ordre. Mais ce fonds restait pour l'essentiel inexploité[5]*. »*
Et les jeunes romantiques français empruntent surtout les pas de Chateaubriand, précurseur et modèle qui a fait rêver toute une génération avec *Les Martyrs* et avec *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, publié en 1811. Ce carnet de voyage écrit en 1806 entend remonter aux sources de l'Antiquité mais également donner accès à celles de la Chrétienté. L'auteur y évoque la Grèce, la Turquie, la Palestine

[4] Tels François Pyrard, François Bernier, Jean-Baptiste Tavernier puis Abraham Hyacinthe Anquetil-Duperron.
[5] WILL Pierre-Etienne, « Jean-Pierre Abel-Rémusat (1788-1832) et ses successeurs, 200 ans de sinologie française en France et en Chine », in *La Lettre du Collège de France* n°40 (en ligne sur le site).

et l'Égypte et au-delà des simples descriptions des paysages, compare l'esthétisme « grec » et l'esthétisme « arabe[6] ».
C'est alors le temps du mouvement philhéllénique qui mobilise, dès 1821 les intellectuels européens en faveur de la guerre d'indépendance grecque. Après un premier voyage en Méditerranée en 1809 le poète Byron a ainsi rejoint en 1823 les Grecs qui combattent les Turcs. Il meurt l'année suivante. Victor Hugo se fait également le défenseur de la cause grecque ; dans son recueil *Les Orientales* il prend parti pour la Grèce tout en soulignant la sensualité et l'exotisme des pays méditerranéens. Le peintre Delacroix témoigne de son côté de cet engagement pour la liberté des peuples à travers plusieurs tableaux désormais célèbres[7].
Un peu plus tard Lamartine, en 1835, et Gérard de Nerval, en 1851, signeront chacun leur *Voyage en Orient*[8].
On s'aperçoit que cet Orient est encore bien « européen » ! Les conquêtes coloniales anglaise et dans une moindre mesure française aux XVIIe et XVIIIe siècles en Inde donnent bien lieu à des travaux scientifiques avec notamment en France ceux d'Eugène Burnouf. Et nous l'avons vu, des savants s'intéressent à la Chine. Mais l'on n'ose pas trop s'aventurer même en pensée (et même si la tentation est forte) dans ces contrées encore inconnues Peu de créations littéraires donc, même si Hugo et quelques autres font allusion dans leurs poèmes et leurs préfaces à ces grands pays millénaires.

Après 1840 les regards se tournent vers des destinations plus lointaines. L'École des langues orientales propose l'étude du chinois dès 1843, posant ainsi les bases de l'école de sinologie française. Des voyageurs entreprennent de longues pérégrinations, les racontent ; des ouvrages paraissent : *La Chine et les Chinois* d'Auguste Borget publié en 1842 dont nous reparlerons plus loin, et *La Chine ouverte* d'Émile Daurand-Forgues en 1845.
Citons encore la mission du diplomate français Théodore de Lagrené, chargé en 1843 de conduire une délégation de commerçants et industriels en Chine ; l'un d'entre eux rapportera de nombreux objets d'artisanat lié à la soie et voudra créer un musée mais après quelques expositions publiques, ces objets seront dispersés et le public privé d'informations.
L'un des meilleurs témoignages sur la Chine est produit par le missionnaire Évariste Huc[9] avec ses *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine pendant les années 1844, 1845 et 1846* parus en 1850 qui rencontrent un très bel accueil public. Tout comme son second ouvrage : *L'Empire chinois* publié en 1854.

Les moyens de transport se modernisent : les trains et les navires utilisent la vapeur ; on perce le Canal de Suez de 1859 à 1869 ; dès 1867, on pose les prémices d'une ligne qui deviendra la célèbre « Orient-Express » en 1883.
On trouve encore des œuvres concernant le Proche-Orient (*Le Roman de la Momie* de Théophile Gautier en 1857 ou *Salammbô* de Flaubert en 1862) et l'imaginaire de volupté et d'exotisme sensuel continue d'irriguer la littérature (*Les Fleurs du Mal* de Baudelaire en 1857 ou *Les Poèmes barbares* de Leconte de Lisle en 1862), mais à cette date le romantisme, son attrait pour le Proche-Orient et ses idées reçues sur la Chine auront vécu, déclinant au fur et à mesure de l'emprise du progrès technologique.
La fin du XIXe siècle verra l'engouement pour l'Extrême Orient se développer. Il y aurait à dire[10] mais nous nous éloignerions du sujet de cette communication.

---

[6] Dans sa Lettre au Capitaine Butler, Victor Hugo dira, lui, parlant du goût : « À l'extrémité de ce goût, il y a la Grèce, à l'autre la Chine ».
[7] *Les massacres de Chio*, en, 1824, *La mort de Sardanapale* en 1827. En 1831-32 il fera un voyage au Maroc.
[8] Effectué en 1832-33 pour Lamartine et en 1843 pour Nerval.
[9] S'il contribue à mieux faire connaître l'Empire du Milieu, il est aussi un conseiller écouté de Napoléon III qu'il encouragera à poursuivre la colonisation de la Chine ; il porte donc une certaine responsabilité morale dans le pillage et l'incendie de l'Ancien Palais d'Été près de Pékin.
[10] Les succès éditoriaux de l'époque ne sont pas vraiment passés à la postérité, pas plus que leurs auteurs : ainsi des trois volumes du *Voyage autour du Monde* de Ludovic de Beauvoir publiés de 1865 à 1872 dans lesquels il fait part de ses séjours en Australie mais aussi à Java, Siam, Hong Kong, Macao et au Japon ou du *Voyage en Asie* de Théodore Duret, sorti en 1874, qui dépeint le Japon, la Chine, la Mongolie, Java, Ceylan, l'Inde. Pourtant ces ouvrages passionnent les foules et influencent les artistes peintres et sculpteurs des décennies suivantes. Car Duret est un amateur d'art qui rapporte

L'Orient lointain des Romantiques

Ainsi l'imaginaire des auteurs de la période strictement romantique (jusqu'en 1840) ne s'aventure guère au-delà du Moyen-Orient.

Nous relevons cependant parmi ces auteurs deux exceptions notables. Elles concernent Balzac et Hugo bien qu'ils n'aient voyagé ni l'un ni l'autre plus loin qu'en Europe. Leur vision de la Chine est tributaire des connaissances de leur temps et illustre une approche où se mêlent fantasmes et clichés, car la Chine renvoie alors essentiellement au mystère et à la bizarrerie.

Mais avant de nous pencher sur ces deux géants de la littérature, je voudrais évoquer un auteur ou plutôt une auteure comme on ne disait pas alors : Judith Gautier, la fille de Théophile Gautier. Elle rencontre très jeune un ami de son père, réfugié politique chinois, Ding Dunling, qui lui apprend la langue, mais lui fait aussi découvrir la civilisation et la littérature chinoises. Sous le pseudonyme de Judith Walter elle publie en 1867 *Le Livre de Jade*, un recueil de poèmes chinois anciens qu'elle a traduits avec l'aide de Dunling et qui rencontre un franc succès. Suivront deux romans sous le nom de Judith Mendès : en 1869, *Le Dragon impérial* puis en 1875 *L'Usurpateur* dont l'action se passe au Japon.

Mémé si elle succède aux Romantiques dans le temps, il était important de la citer car c'est elle qui donnera à Victor Hugo la traduction de son nom en chinois[11] : « L'exilé [ou l'éloigné] triomphant, qui marche avec gravité, disant de grandes choses immortelles [ou inflexibles] ».

<u>Vision balzacienne</u>

L'intérêt de Balzac pour l'Empire du Milieu lui vient peut-être de son père qui possédait dans sa bibliothèque pas moins de vingt-cinq ouvrages sur la Chine, notamment des récits de voyage de missionnaires chrétiens. On trouve d'ailleurs dans certains romans de Balzac des citations de ces pères voyageurs.

Mais c'est surtout la publication du livre illustré de son ami le peintre Auguste Borget en 1842 *La Chine et les Chinois* qui le conquiert. Quelques années plus tôt, Borget a entrepris un tour de monde qui l'a conduit en Chine (Macao, Canton, Hong Kong) où il a passé dix mois à observer et dessiner. Balzac rédige un compte-rendu de lecture très élogieux qui paraît dans le quotidien *La Législature*. En témoignent ces extraits :

> *« C'est un garçon parti de la contrée la plus immobile et la moins progressive de France, un peintre de paysage né à Issoudun, en plein Berry […]. Eh ! bien, il faut le dire, le Berry en doute encore, et bien des vieilles femmes y mourront sans vouloir croire qu'un Berrichon ait vu la Chine.*
> *— D'abord, pourquoi aller en Chine ? qui lui a mis cette idée en tête ? a-t-on dit de toutes parts en Berry. Que pouvait-il y faire ?*
> *Et puis, a fait observer une des plus fortes têtes du pays, est-ce que la Chine existe ? »*
>
> *« Je suis rentré chez moi, j'ai trouvé la* Chine et les Chinois *[…] De lithographie en lithographie, il se faisait un changement dans mon esprit... À la vingtième, j'étais dans les eaux de la Chine. »*

---

de nombreux objets à son retour. Tout comme un autre collectionneur Émile Guimet qui accumule les œuvres issues de cet Orient lointain qu'il affectionne et fonde ce qui est devenu le Musée national des Arts asiatiques - Guimet.

Le premier chinois francophone publié est Chen Jitong, né en 1851 et qui mène une carrière diplomatique à Paris de 1884 à 1891. Son premier ouvrage en français, *Les Chinois vus par eux-mêmes*, est d'abord paru dans la *Revue des deux Mondes* en 1884. Publié ensuite chez Calmann-Lévy il sera dix fois réédité ! Marié à une française, photographié par Nadar il fréquente le Tout-Paris.

Quant au Japon, forcé par les Américains de s'ouvrir aux relations internationales à partir de 1854, il fait une entrée remarquée aux expositions universelles de 1867 et 1878 à Paris. Nait alors la mode du japonisme à laquelle succombent les Impressionnistes mais également plusieurs auteurs comme Baudelaire, Mallarmé, de Goncourt.

La fin du XIXe siècle comme la première moitié du XXe verront ensuite se multiplier les voyages et les récits lointains (Pierre Loti, Joseph Kessel...). Après la découverte des Amériques, de l'Afrique et de la Polynésie, de l'Indochine, Loti effectuera un voyage en Chine et au Japon en 1885 qui lui fournira notamment le cadre du roman *Madame Chrysanthème* publié en 1887.

[11] Celui-ci écrira à son ami Auguste Vacquerie qu'il est « ravi de [s'] appeler si bien en chinois ».

« Tous ceux qui liront les fragments de lettres qui précèdent ces trente-deux dessins, regretteront infiniment que M. A. Borget n'ait pas publié toutes les lettres qu'il a écrites sur son voyage en Chine. Quant aux Sinophiles *qui liront cet article, ils partageront ces regrets, car, pour le lire jusqu'au bout, il faut avoir porté la Chine dans son cœur, il faut avoir jeté son regard sur cet empire à féeries [...] »*

Conscient de l'ignorance de ses contemporains (et la sienne) sur la question, l'auteur de la Comédie humaine rappelle que la découverte de ce continent asiatique reste à faire malgré tout : *« Rassurez-vous ! gens à imagination, rêveurs […] : monsieur A. Borget n'est pas trop allé en Chine ! La Chine fantastique et drolatique nous reste. »*

Mais Balzac se fait également l'écho de la dénonciation par Borget des positions anglaises sur les échanges commerciaux avec la Chine et des différends qui conduiront à la Première Guerre de l'Opium. Avec des raccourcis... balzaciens :

« L'Angleterre a commis la sottise de s'adonner au thé, pour se dispenser de nous acheter nos vins, car le thé produit une excitation nerveuse de laquelle l'Anglais et l'Anglaise se sont fait une habitude. »

La suite est plus féroce encore :

«Les Anglais ont apporté aux Chinois du bonheur en petits bâtons bruns, le rêve de l'opium, le paradis des Malais et des Orientaux. [...]. On s'est aperçu bientôt en Chine du défaut que produisait cette consommation dans ce que nous appelons la balance commerciale. […] Pour ne pas recommencer à donner son or, l'Angleterre a préféré faire la guerre. »

Dans son article, Balzac relaie quelques poncifs sur la Chine (des habitants arborant un visage constamment souriant au coût modéré de la vie en passant par le raffinement artistique), mais il met pourtant en garde contre les préjugés : « *Méfions-nous beaucoup des voyageurs de l'école de celui qui, voyant à Blois une jeune fille rousse, écrivit que toutes les femmes du Blésois étaient ainsi. […] Je crois que la Chine est particulièrement victime des gens qui prétendent y être allés et qui sont restés tout bonnement à Canton sur le territoire abandonné au commerce, ou à Macao, ville moitié portugaise et moitié chinoise. »*

Et il critique une vision trop ethnocentrée : *« Les Chinois rient probablement à s'en décrocher les mâchoires quand on leur dit qu'en Europe, on donne des croix à nos mandarins lettrés ou non. »*

<u>Vision hugolienne</u>

On connait l'attrait précoce de Victor Hugo pour la Chine (qu'il considère comme le berceau de l'Humanité) à travers deux choses principales : son goût pour les décorations chinoises et sa prise de position lors du sac du Palais d'Été.

Dès 1836, il offre à Juliette Drouet, sa maîtresse des objets chinois. Elle en sera friande toute sa vie. Dans la maison du poète, Place Royale à Paris, les objets et tentures médiévales côtoient les vases et les porcelaines de Chine ainsi que les tapis persans. Des meubles et portières de soie complètent la mise en scène. Lorsqu'il doit s'exiler en 1848, c'est Adèle son épouse qui est chargée de vendre ce mobilier car il ne veut pas qu'il lui soit confisqué[12].[13]

En 1852, la famille Hugo rencontre des Chinois en « tournée » en Europe depuis l'année précédente, comme cela se faisait alors (moyennant rétribution cette famille était « exposée » à la curiosité des visiteurs). Florence Naugrette a donné une conférence sur cet événement, tenant de l'exhibition sur le mode du zoo humain ; elle explique *: « Hugo et Juliette Drouet bénéficièrent d'une visite privée,*

[12] Dans un article récent (« Victor Hugo, un écrivain sinophile engagé », communication faite le 20 septembre 2017 à l'occasion de l'inauguration de l'exposition « Aimer c'est agir – Victor Hugo et la culture chinoise » au Nong Jiang Suo Institute Museum de Canton), Gérard Pouchain souligne l'inventaire qui en est fait par sa fille Adèle qui note dans son journal : « deux grosses potiches chinoises », « deux colossales portes de laque rouge et bleue », « un paravent de la Chine », « un bahut-dressoir orné de porcelaines de Chine et Japon », « une table chargée de vaisselle : Chine, Japon ... » « une table de bambou chinois » , « une armoire de laque », « une vaste cheminée … avec vases de Chine et glaces chinoises », « deux armoires de laque de Coromandel surmontées de Chinois ».

[13]

grâce à un ami médecin […]. Dans le récit qu'elle fit de cette rencontre[14], Juliette commente les différences culturelles qui l'étonnent (l'opium), l'horrifient (les pieds atrophiés des femmes) ou l'enthousiasment (la beauté des coiffures et des tenues), et livre sur la condition des femmes chinoises des réflexions identificatoires[15]. »

Durant l'exil à Guernesey, les passions du poète pour la décoration et l'art chinois n'ont plus de limites. La maison qu'il y achète, Hauteville House, ainsi que celle de Juliette Drouet qui l'a suivi jusque-là, croulent sous les porcelaines, figurines chinoises, stores chinois, laques et paravents auxquels il faut ajouter miroirs, chaises, armoire et bahut, horloge, mange-opium, vaisselle, pots, soieries, éventails etc. À côté d'œuvres authentiques on peut y voir aussi des créations fantaisistes représentatifs de cette vague de l'« orientalisme ». Hugo lui-même dessine des motifs destinés à être traduits en marqueterie dans un style tout à fait asiatique.

Victor Hugo achète sur l'île mais aussi à l'étranger et sa « frénésie chinoise » coûte cher : 3000 Frs de l'époque (le quart de la valeur de la maison de Juliette nous rapporte Pouchain) pour quarante-huit objets chinois. Il existe d'ailleurs aujourd'hui un *Salon chinois* au Musée Victor Hugo de Paris qui donne à voir une partie de ces panneaux et objets.

Pouchain ajoute que pour Juliette : *« Victor Hugo devient, […] son « vieux Chinois », son « cher petit Chinois » […] Pour lui témoigner son amour, il lui « faudrait, écrit-elle […], une feuille de papier plus grande que la muraille de Chine[16] ». »*[17]

Il explique aussi que Hugo a composé quelques vers sur ces « chinoiseries » que l'on retrouve dans *Toute la lyre,* dont un poème « dédié à la petite Chinoise Y-Hang-Tsé » (clin d'œil fluvial !) et qui s'intitule « Vase de Chine »[18].

L'Empire du Milieu a été maintes fois convoqué dans l'œuvre hugolienne, que ce soit dans ses recueils de poèmes (dès 1837 dans les *Voix intérieures* jusqu'aux *Quatre Vents de l'esprit* en 1881 et même dans ses publications posthumes), dans ses carnets de voyage et textes philosophico-politiques ou dans ses romans *Les Misérables*, *Les Travailleurs de la mer* et *L'Homme qui rit*. Je vous renvoie à Pouchain pour les nombreuses citations exactes.

Le poète également dessinateur représentera dans son style inimitable d'encre… de Chine (!), de lavis et d'aquarelles quelques vues chinoises. Dans un article récent[19], Cheng Zenghou, professeur à l'Université Sun Yat-sen de Canton et traducteur de Hugo a comparé ses dessins, notamment ceux réalisés avec du café aux tableaux de certains peintres chinois.

Mais la véritable estime mutuelle entre Victor Hugo et la Chine provient de sa célèbre prise de position lors du sac du Palais d'Été par les Anglais et les Français en 1860. La seconde Guerre de l'Opium dénoncée plus haut par Balzac a éclaté. L'Angleterre est depuis longtemps détentrice du monopole du marché de l'opium cultivé en Chine. Mais celle-ci veut se défaire de la mainmise anglaise sur son économie et interdit la culture du pavot. Le bras de fer dégénère en première Guerre de l'Opium en 1839. Hugo exprime déjà sa condamnation : *« À l'heure où nous sommes, [l'Angleterre] attaque la Chine de vive force après avoir essayé de l'empoisonner ou du moins de l'endormir[20]. »*

Vingt ans plus tard, voulant imposer aux Chinois l'ouverture du pays aux intérêts occidentaux, les États-Unis, la Russie et la France se joignent aux Anglais. Le 18 octobre 1860 un corps expéditionnaire franco-britannique prend d'assaut la résidence d'été des empereurs chinois, le Yuanming yuan (jardin de la clarté parfaite). Grand comme huit fois le Vatican, cette merveille de l'art oriental comprenait de très nombreux jardins et regorgeait de magnifiques collections d'œuvres d'art. On y trouvait des édifices représentant l'architecture typique du pays comme des palais européens avec fontaines et jets d'eau qui y avait été construits par les artistes jésuites. Les empereurs de la dynastie Qing y dirigeaient l'État réservant la Cité interdite aux cérémonies officielles. Après l'attaque, il ne resta rien de cette splendeur.

---

[14] Intitulé « Visite aux chinois qu'on voyait à Bruxelles, Galerie St Hubert, le mardi 30 mars 1852 », cet extrait du journal de voyage de Juliette Drouet, est conservé à la Bibliothèque Nationale de France.

[15] Conférence de Florence Naugrette, le samedi 21 avril 2018, dans le cadre de la journée mondiale de la langue chinoise.

[16] BNF, NAF 16330, F° 348.

[17] Pouchain Gérard, *Op. Cit*., p 7.

[18] *Toute la lyre*, VII, 4,

[19] CHENG Zenghou, « Victor Hugo, le grand ami du peuple chinois », dans la revue *Echo Hugo* n° 3, 2003.

[20] *Le Rhin*, Massin, tome VI, p. 508.

En novembre 1875, Victor Hugo insère dans ses sortes de mémoires : *Actes et Parole, II, Pendant l'exil* une lettre datée du 25 novembre 1861 adressée à un certain capitaine Butler[21]. Au-delà des artifices de l'écrivain, l'indignation du poète est réelle :

Il y avait, dans un coin du monde, une merveille du monde ; cette merveille s'appelait le Palais d'été. […] Tout ce que peut enfanter l'imagination d'un peuple presque extra-humain était là. […]

Imaginez on ne sait quelle construction inexprimable, quelque chose comme un édifice lunaire, et vous aurez le Palais d'été. Bâtissez un songe avec du marbre, du jade, du bronze, de la porcelaine, charpentez-le en bois de cèdre, couvrez-le de pierreries, drapez-le de soie, […] mettez-y des dieux, mettez-y des monstres, vernissez-le, émaillez-le, dorez-le, fardez-le, […] ajoutez des jardins, des bassins, des jaillissements d'eau et d'écume, des cygnes, des ibis, des paons, […] c'était là ce monument. Il avait fallu, pour le créer, le lent travail de deux générations. […]

Cette merveille a disparu.

Un jour, deux bandits sont entrés dans le Palais d'été. L'un a pillé, l'autre a incendié. [.. .] Ce qu'on avait fait au Parthénon, on l'a fait au Palais d'été, plus complètement et mieux, de manière à ne rien laisser. Tous les trésors de toutes nos cathédrales réunies n'égaleraient pas ce splendide et formidable musée de l'orient. […] L'un des deux vainqueurs a empli ses poches, ce que voyant, l'autre a empli ses coffres ; et l'on est revenu en Europe, bras dessus, bras dessous, en riant. Telle est l'histoire des deux bandits.

Nous, Européens, nous sommes les civilisés, et pour nous, les Chinois sont les barbares. Voilà ce que la civilisation a fait à la barbarie.

Devant l'histoire, l'un des deux bandits s'appellera la France, l'autre s'appellera l'Angleterre. […]

Il ne faut pas occulter le fait que l'aubaine était grande pour Hugo d'attaquer une nouvelle fois « Napoléon le Petit » comme il surnommait Napoléon III[22]. Il est également vrai que certains objets provenant du sac du palais d'été ont été achetés par Victor Hugo à des marchands anglais qui dilapidaient le trésor volé. Mais ces remarques ne peuvent effacer le formidable impact qu'eut le texte sur les contemporains du poète et sur les générations successives de Chinois. Aujourd'hui sur le site du Palais d'Été restauré, les visiteurs peuvent lire cette condamnation de Victor Hugo gravée dans le marbre et admirer son buste.

Vers l'Occident !

Réception des écrivains français en Asie :

Si le romantisme et notamment Victor Hugo sont connus en Asie, on le doit aux Japonais. Car c'est au moment de l'ouverture du Japon à l'Occident, durant l'ère Meiji (1868-1912), que le réformateur Taisuke Itagaki rend visite en 1883 à Victor Hugo alors âgé de 81 ans et lui pose cette question : « Comment faire apparaître la démocratie au Japon ? ». La réponse du poète pour immodeste qu'elle soit (il lui conseille de faire lire au peuple japonais tout ce qu'il a écrit durant les dix années précédentes et notamment son roman *Quatrevingt-treize*) est la bonne tant ses œuvres éclaireront le chemin. Dès son retour, Itagaki fait traduire *Quatrevingt-treize* par Shiran Sakazaki. Dès le début du XIXe siècle une édition des œuvres complètes de Hugo en japonais est publiée.

Auparavant, dès 1878 et 1880, Kawashima Tadanosuke (1853-1938) avait déjà donné une traduction du *Tour du monde en quatre-vingt jours* de Jules Verne à partir du texte originel. Vers 1890, Morita Shiken (1861-1897) traduit quelques romans de Jules Verne et de Victor Hugo cette fois à partir de textes anglais[23].

---

[21] En fait écrite quinze ans après, Hugo devant fournir un texte de l'année 1861 à son éditeur et se rappelant à la fois de l'événement et d'un de ses correspondants de l'époque).

[22] Il le fera encore pour l'affaire du Mexique en 1863.

[23] Pour une liste des premières traductions en japonais des auteurs français, voir MINAMI Asuka, « La littérature française vue par des écrivains du Japon moderne », dans KATO Haruhisa, *La modernité française dans l'Asie littéraire, Chine Corée, Japon,* PUF, 2004, p. 150. Ce sont les actes d'un colloque international « La France et l'Asie de l'Est. La modernité en Asie dans le système culturel mondial » qui s'est déroulé du 18 au 22 décembre 2001 à l'Université Aoyama-Gakuïn de Tokyo.

Pour saisir toute l'importance de l'influence de Hugo sur le peuple japonais, le temps nous manque. Un excellent article de Inagaki Naoki[24] montre à quel point sa réception au Pays du Soleil levant fut favorable et notamment parce qu'elle accompagna l'éveil des Japonais aux valeurs modernes.
Daisaku Ikeda, poète, philosophe et dirigeant d'une grande association laïque bouddhiste dit avoir survécu aux souffrances de la Seconde guerre mondiale grâce à la lecture des *Misérables* et s'être inspiré plus tard de celle de *Quatrevingt-treize* sous la direction de son mentor le professeur Josei Toda. Pour s'acquitter de sa dette de reconnaissance, il a créé en 1991 dans la banlieue parisienne un musée dédié à Victor Hugo : la Maison Littéraire de Victor Hugo en étroite collaboration avec le grand spécialiste hugolien Jean Gaudon et avec le soutien d'Alain Decaux, de Gonzague Saint-Bris et d'autres… Cette institution a depuis organisé une vingtaine d'expositions en France, noué des partenariats avec des musées internationaux et accueilli des centaines de milliers de visiteurs. Certaines pièces achetées ont même été classées « Trésors nationaux » au titre des monuments historiques ce qui constitue une véritable offrande à la France. Voici ce que Monsieur Ikeda a dit lors de l'inauguration à propos de sa jeunesse : *« Nous nous pénétrions d'un esprit éclatant : la détermination courageuse à lutter pour les Droits de l'homme, le désir de partager avec tous les trésors de l'éducation, en un mot, un vibrant amour de l'humanité. Tout cela reste à jamais gravé dans mon souvenir. Ce que nous apprenions des faits et gestes de Hugo illustrait le triomphe d'un homme que rien n'avait pu soumettre, malgré la tempête des critiques et des malentendus. C'est un grand encouragement pour nous qui nous engageons dans la création d'une nouvelle culture humaniste. L'époque actuelle a, plus que jamais, besoin de cette lumière de l'humanisme de Hugo. […] Je souhaite profondément que cette maison devienne un "phare de l'esprit" qui fasse rayonner le noble esprit français de liberté, égalité, fraternité, vers le monde et vers l'avenir*[25]*. »*

En Chine, l'un des tout premiers auteurs à faire son entrée est Alexandre Dumas fils avec *La Dame aux camélias* traduit par Leng Hongsheng et Xiaozhai Zhuren (pseudonymes de Lin Shu et Wang Shouchang) en 1898-99. Il est le fils d'un génie du romantisme, voue un culte à son père et bien qu'il préfigure les Réalistes, le thème de son roman, publié en 1848 : une courtisane rachetée par l'amour, est caractéristique de la pensée romantique. C'est en tout cas la première œuvre littéraire occidentale traduite en chinois[26].
Dumas père ne fait son apparition dans l'Empire du Milieu qu'en 1907 avec la publication des *Trois Mousquetaires* et de *Vingt ans après* à Shangaï. Il a été devancé par Victor Hugo[27] dont la traduction des *Misérables* paraît dès 1903.
Si aujourd'hui plus de deux cents écrivains français représentant tous les genres et pratiquement toutes les époques sont connus des Chinois, et ce, malgré les difficultés que posent aux traducteurs les différences structurelles entre le français et le chinois, c'est grâce au rayonnement des idéaux que la littérature produit. Au premier rang donc figurent les Romantiques célèbres, mais aussi Descartes, Rousseau et Flaubert.
Hugo occupe vraiment une place à part en Chine. Du fait de son œuvre qui touche le cœur humain. Comme le Japonais Daisaku Ikeda, le Chinois Deng Youmei, vice-président de l'Association des Écrivains Chinois, évoque ses premiers souvenirs de lecture pendant son enfance : *« Tous ces personnages ne me paraissaient pas étrangers bien que leurs noms fussent difficiles à prononcer en chinois. Ils vivaient tout comme mes compatriotes et leurs histoires ressemblaient à celles racontées par mes vieux parents. J'ai réalisé qu'il y avait tant d'analogies entre les Occidentaux et les Chinois quant à leur vision de la vie*[28]. » Du fait également de sa prise de position lors du sac du Palais d'Été dont les Chinois lui seront éternellement reconnaissants.
Comme le déclare en 2003 le professeur Cheng Zenghou :

---

[24] « Victor Hugo et les contestateurs japonais » dans KATO Haruhisa, *Op. Cit*., pp. 185-202.
[25] IKEDA Daisaku, discours d'inauguration de la Maison Littéraire de Victor Hugo, Bièvres, 1991.
[26] La biographie de Marianne et Claude Schopp (*Dumas fils ou l'Anti-Œdipe*, 326 p., Phébus, Paris, 2017. Prix Goncourt de la biographie 2017) consacrée à Dumas fils en 2017 a déjà fait l'objet d'un contrat de traduction en Chine.
[27] Chen Jitong est celui qui a transmis à Zeng Pu (1872-1935), écrivain, libraire l'amour de la littérature française : de Rabelais et Ronsard à Molière et Racine, en passant par Montaigne, Boileau, Voltaire et Rousseau. Et bien entendu tous les écrivains du XIXe. Zeng Pu sera le traducteur des œuvres dramatiques de Victor Hugo.
[28] In « Conférences de l'Association des Écrivains Chinois », *Journal de la Maison littéraire de Victor Hugo* n°13, p.2. Paris, 2003.

« Victor Hugo, splendide exception dans ce silence occidental, a déploré la disparition de cette merveille du monde et a condamné l'acte de barbarie perpétré par les troupes anglo-françaises. […] Quand ce peuple s'est vu outragé, humilié, sans défense, c'est Victor Hugo qui l'a soutenu, s'est solidarisé avec lui, au nom de la justice universelle, en tant que conscience de l'humanité. Victor Hugo est ainsi devenu notre ami[29]*.* »

En 1885, pour son dernier anniversaire Victor Hugo recevra des messages d'estime du monde entier qui seront publiés dans le journal *Gil Blas*. À côté de messages en russe, en arabe, en grec, en espagnol, en anglais… figure un message en chinois d'un certain Lin Zhongzheng !

Le premier traducteur de Victor Hugo en chinois est Lu Xun (1881-1936) qui, déjà familier de Walter Scott avec *Ivanhoé*, a découvert les auteurs occidentaux (Byron, Shelley, Pouchkine…) lors de son séjour au Japon en 1902. Il traduit Jules Verne. Mais surtout, il est celui qui publie en 1903 la première traduction des *Misérables* à partir d'une version japonaise. La même année, Su Manshu (1894-1918) fait paraître une traduction à partir du français, des *Misérables*, en feuilleton. C'est une version « personnalisée » avec des chapitres ajoutés, des personnages supplémentaires et une forme proche du roman classique chinois, ce qui a beaucoup fait pour sa popularité. Shen Dali, professeur de l'Université des Langues Étrangères de Beijing explique : *« Su Manshu a traduit* Les Misérables *de Victor Hugo d'une façon créatrice. Créatrice, parce qu'il a sinisé les noms des principaux personnages du roman, Jean Valjean devenant Jin Huajian, qui signifie « Le Chinois pauvre dans un pays riche », Myriel, l'évêque Meng, descendant de Mencius, Marius, Ming Nande incarnant la vertu virile éclairée et Cosette, Kong la jolie, enfant de Confucius*[30]*.* »

Si l'on en croit Shen Dali, la réputation de Victor Hugo a connu une éclipse : *« […] après 1949, certains critiques jdanoviens*[31] *lui ont accolé l'étiquette « d'humaniste bourgeois » et jugé très sévèrement* Quatrevingt-Treize*, qui selon eux colportait la « théorie bourgeoise de la nature humaine ». Au cours de la pseudo Révolution culturelle, la bande des Quatre pratiquait la dictature du prolétariat tous azimuts et on a mis dans un purgatoire tous les écrivains humanistes dont Victor Hugo, devenu à l'époque, aux yeux des Gardes Rouges, « un professeur par la négative » qui prêchait la « collaboration des classes ». On ignorait que pendant la Semaine sanglante de 1871, cet humaniste offrait asile aux exilés de la Commune de Paris, en son domicile de Bruxelles, 4 place des barricades et que pour cette raison, le gouvernement belge lui a notifié un arrêté royal qui le frappait d'expulsion. C'était le comble de l'absurdité*[32]*.* »

Cet épisode n'est maintenant qu'un mauvais souvenir et *« Grâce à l'effort de Su Manshu et de ses continuateurs, Victor Hugo reste dans le pays de Confucius le plus connu des grands écrivains occidentaux.* » nous dit encore Shen Dali.

La place des Romantiques est privilégiée en Chine, en partie parce qu'ils furent les premiers à être lus, mais aussi par la proximité des centres d'intérêt (le Peuple, la justice, la philosophie...) et les modèles d'engagement que sont ces auteurs. La meilleure illustration de cette influence décisive nous renvoie au roman *Balzac et la Petite Tailleuse chinoise* de l'écrivain franco-chinois Dai Sijie, paru en 2000 en France et traduit ensuite en 25 langues dont le chinois, adaptée au cinéma en 2002, qui raconte comment la lecture des grands auteurs occidentaux du XIXe siècle[33] transforment une petite villageoise en femme libérée dans la Chine oppressante de la Révolution culturelle de Mao Zedong. La jeune paysanne montagnarde déclare à la fin : *« Balzac m'a fait comprendre une chose : la beauté d'une femme est un trésor qui n'a pas de prix ».*

Dans un texte[34] paru en 2001, Shen Dali compare même la pensée de Balzac aux courants spirituels orientaux : *« Tout est double et contradictoire, répétait Balzac, et à partir de cette idée philosophique, sa plume a démystifié bien des idoles dans le monde. En agissant ainsi, il a rejoint, sans en prendre*

---

[29] CHENG Zenghou, *Op. Cit.*

[30] SHEN Dali, « Su Manshu, Olympio et le Japon », *Id.*

[31] Doctrine d'Andreï Djanov, 3e secrétaire du Parti communiste de l'URSS. Le jdanovisme artistique représente le contrôle et l'orientation des productions artistiques en Union soviétique, dans les années 1950.

[32] SHEN Dali, « Su Manshu, Olympio et le Japon », *Journal de la Maison littéraire de Victor Hugo* n°13, p.3. Paris, 2003.

[33] Tout commence par la découverte du roman Ursule *Mirouët* de Balzac.

[34] SHEN Dali, « Une Chine à la Balzac », dans *L'Année balzacienne*, n° 2, pp. 317-324, PUF, 2001.

conscience, les taoïstes et les bouddhistes chinois qui parlaient de « percer la poussière rouge[35] *».* Plus incisif, il ajoute : *« Au cours de sa carrière littéraire, Balzac s'est livré à une réflexion sur la fonction aliénante de l'argent, du pouvoir, de l'amour, de la liberté, voire de la démocratie. Il suffit de lire* Eugénie Grandet, Le Père Goriot, Le Médecin de campagne, Le Lys dans la vallée *ou* Illusions perdues *pour comprendre […] Dans la Chine moderne, les illusions prométhéennes ayant été perdues pour l'histoire, il ne reste plus que l'argent et ses sous-produits idéologiques. […] Sous cet angle, Balzac, lu et relu aujourd'hui, apparaît comme une référence précieuse pour épargner à la Chine les erreurs commises par l'Occident dans son développement. Voilà pourquoi Balzac a le rare privilège de rester fort actuel dans la Chine contemporaine*[36]*. »*

En Corée, chaque année, près de huit cents livres français sont traduits. La Corée occupe ainsi le troisième rang mondial en ce qui concerne la traduction française. Le romantisme mais aussi le symbolisme et l'existentialisme sont des courants très appréciés. La Corée a subi l'influence japonaise et son ouverture au modernisme date de la même époque. Après une traduction de l'histoire de la Révolution et un ouvrage sur Jeanne d'Arc, le premier auteur traduit a été Jules Verne en 1907. Puis un extrait des *Misérables* a été présenté dans une revue en 1908. Des versions coréennes du *Comte de Monte-Cristo*[37] et des *Misérables*[38] ont été publiées en 1916 et 1918 à partir de traductions japonaises. *Notre-Dame de Paris* est traduit vers 1920. Victor Hugo devient l'auteur étranger favori des Coréens à partir de ces années-là. Alors sous domination militaire, ils trouvent l'occasion de défendre la démocratie en promouvant *Les Misérables*. Hugo est même devenu à leurs yeux le représentant de la littérature française. Parmi leurs écrivains du XIXe siècle préférés, suivent Honoré de Balzac et deux auteurs influencés en partie par le romantisme Charles Baudelaire et Alphonse Daudet ainsi que les Naturalistes.

Au Vietnam également, l'impact des auteurs du XIXe siècle est énorme. Hugo y est même vénéré aux côtés d'autres grandes figures : Shakespeare, Jeanne d'Arc, Pasteur… Churchill ! pour faire partie des guides avec Confucius, Tao, Bouddha et Jésus au sein d'une religion syncrétique appelée Caodaïsme créée en 1920. Par-delà l'hommage à la culture coloniale (c'était le temps de l'Indochine) on peut y voir la manifestation de la passion du peuple vietnamien pour les grands idéaux qui nourriront dans le même temps leur aspiration à l'indépendance du pays. Je renvoie à l'article de Phan Ngoc[39] qui expose la difficulté pour la culture française de toucher les Vietnamiens dans la période qui suivit la prise de Saïgon par les Français en 1859. Il faudra en effet attendre les années 1930-1940 pour constater quelques effets, issus de la modernisation du pays et de l'éducation française dispensée. Dans ce contexte, qu'Hugo ait été traduit et autant apprécié au début du XXe siècle (avec Balzac et Baudelaire il est vrai) montre à quel point son message est universel.

Même si, selon les régimes politiques au pouvoir, Hugo a parfois été « récupéré » et son message légèrement transformé pour servir la propagande, les récentes traductions à partir du seul français redonnent à lire l'intégralité de la pensée de l'auteur et permettent aux jeunes générations de se faire leur propre opinion. La recherche universitaire sur la question dans les pays du Nord-Est asiatique (Chine, Japon et Corée) atteint maintenant un excellent niveau et conduisent par le biais des échanges à des représentations correctes des auteurs romantiques.

<u>Au XXIe siècle :</u>

On assiste 2002 à un regain d'échanges littéraires concernant surtout les deux géants Balzac et Hugo entre la France et la Chine et entre la France et le Japon. On doit peut-être cet engouement à la (re)découverte de Victor Hugo par le grand public en France, suscitée par la célébration du bicentenaire de sa naissance. Cette année-là une conférence avait été faite à Beijing le 3 janvier sous les auspices de huit instances chinoises dont l'Association des Écrivains Chinois et l'Institut des études de la littérature française. En décembre 2002, une délégation de membres de l'Association des

---

[35] *Ibid*., p. 317.
[36] Ibid., pp. 319 et 321.
[37] *Haejoyo-hanggi* par Pak Yong-Hi.
[38] *Haewang-song* par Lee Sang-Hyop.
[39] NGOC Phan, « À la rencontre de deux cultures : l'influence de la littérature française au Viêt-nam », dans la revue *Aséanie*, *Sciences humaines en Asie du Sud-Est*, 1, 1998, Ed. Persée.

Écrivains Chinois avait été reçue à la Maison Littéraire de Victor Hugo à Bièvres ; cette visite avait donné lieu à plusieurs communications. Parmi elles, une enquête menée auprès des étudiants de l'université de Fuden à Shangaï faisait ressortir deux points étonnants : 70 % des étudiants connaissaient Victor Hugo, ce depuis l'adolescence et 70% le considèrent comme l'un de leurs auteurs français préférés.
Fin 2004, début 2005, s'est tenue à Tokyo puis à Osaka au Japon une exposition exceptionnelle intitulée « Victor Hugo et le romantisme ». Sous les hauts patronages du Sénat français et du Ministère des Affaires étrangères japonais, elle a réuni des prêts de 29 musées français parmi les plus prestigieux et rencontré un succès phénoménal (1 million et demi de visiteurs). L'initiateur de cette grande manifestation est Daisaku Ikeda, le fondateur du musée consacré à l'auteur des *Misérables* installé en France : la Maison Littéraire de Victor Hugo.
Citons encore un autre événement parmi d'autres : en 2011 l'exposition « Balzac, le Napoléon des Lettres », présentée avec succès à Tainan et Taipei à Taïwan.
Cet élan s'est trouvé renforcé par le cinquantenaire des relations diplomatiques entre la France et la Chine. En 2014 s'est ainsi tenu à Paris un colloque ayant pour titre « Balzac et la Chine / la Chine et Balzac » regroupant une quinzaine d'intervenants des deux continents[40].
À l'automne 2016, le musée Nuong Jiang Suo de Guangzhou a accueilli grâce notamment à Gérard Pouchain 121 portraits-charge de Hugo dessinés par les meilleurs caricaturistes de son temps.
Et du 27 mars au 27 mai 2018, une exposition au musée Victor Hugo de Villequier intitulée « Civilisation et barbarie. Victor Hugo et la culture chinoise » a été organisée[41]. Enfin, une exposition proposée par la Maison de Victor Hugo et Paris Musées : « Victor Hugo / Dans l'intimité du génie », se tient actuellement jusqu'en décembre à Shangaï.
Ces quelques événements phares ne doivent pas faire oublier quantité d'autres manifestations mettant à l'honneur en Asie les écrivains français et notamment les Romantiques.

Conclusion :

De notre côté, force est de constater que la littérature asiatique a peu d'émules en France ou en Europe, l'influence culturelle majoritaire restant celle des États-Unis ou du reste du monde. Cela commence à changer avec l'envol de l'économie chinoise et la mondialisation toujours plus importante. Ainsi quelques œuvres de la littérature chinoise ou japonaise portées au cinéma nous deviennent familières (de l'*Histoire des Trois Royaumes* et du *Roi Singe*[42] aux adaptations[43] d'Akira Kurosawa ou avec le célébrissime *Pluie noire*[44]).

Mais l'avenir est aux échanges et à la compréhension mutuelle. Car chacun des deux pôles, la vieille Europe et le vieil Empire du Milieu ont tout à apprendre l'un de l'autre et tout à apporter à l'autre.
Ce qui fonda cette attirance mutuelle, ancienne et grave (car inspirée par la littérature) et qui la fonde encore aujourd'hui, c'est la vision sociale civilisatrice (l'universalité), la pensée élevée et humaniste (le rationalisme), la défense de l'individu (et de la liberté) portées par l'Occident ; et c'est un certain rapport au monde, à la Nature, une esthétique délicate, une profonde philosophie de la vie offerts par l'Orient. Avec des arts puissants au service de ces valeurs, les hommes et femmes de nos deux continents ont ce qu'il faut pour construire ensemble les bases d'un futur heureux.
Hugo avait déjà tout dit *: « Messieurs, cette pensée religieuse, la paix universelle, toutes les nations liées entre elles d'un lien commun […] la médiation substituée à la guerre, cette pensée religieuse est-elle une pensée pratique ? cette idée sainte est-elle une idée réalisable ? Beaucoup d'esprits positifs, comme on parle aujourd'hui, beaucoup d'hommes politiques vieillis, comme on dit, dans le maniement des affaires, répondent : Non. Moi, je réponds avec vous, je réponds sans hésiter, je*

[40] Voir les actes : *Balzac et la Chine : la Chine et Balzac*. Sous la dir. de Véronique Bui et Roland Le Huenen. Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2017. 240 p. ISBN : 979-1-0240-0715-1
[41] Deux conférences ont été données : « La visite de Hugo à une famille chinoise racontée par Juliette Drouet » par Florence Naugrette et « Le sac du Palais d'été » par Jean-Marc Hovasse.
[42] Roman de Wu Cheng En (1500-1582) adapté au cinéma par Rob Minkoff en 2008 sous le titre *Le Royaume interdit.*
[43] *Rashômon* de Ryunosuke Akutagawa (1950), *Barberousse* de Shugoro Yamamoto (1965), pour n'en citer que deux.
[44] Film de Shōhei Imamura (1989) inspiré du roman éponyme de Masuji Ibuse.

réponds : Oui ! (Applaudissements). […] Je vais plus loin ; je ne dis pas seulement : C'est un but réalisable, je dis : C'est un but inévitable ; on peut en retarder ou en hâter l'avènement, voilà tout[45]*. »*

Arigatōgozaimasu / Xièxiè / Je vous remercie

Guy Trigalot

[45] Victor Hugo, *Discours d'ouverture du Congrès de la Paix à Paris*, le 21 août 1849.